

CHAPITRE 1

D'OCTAVE À AUGUSTE

L'histoire d'Auguste est celle d'une incroyable et improbable ascension, celle du jeune Octave aux origines relativement modestes, à tout le moins d'origines qui ne le programmaient pas à jouer le premier rôle dans l'État romain. Il a fallu beaucoup d'audace, de culot sans doute aussi, de courage enfin, pour que le « petit jeune homme » des lettres de Cicéron, devienne, à titre posthume, le fils adoptif de Jules César, celui que les historiens modernes appellent dès lors Octavien, et l'un des hommes forts d'une république romaine à l'agonie, avec le titre de triumvir. Il eut pour compères Antoine et Lépide, ses aînés, des hommes à la position depuis longtemps bien assise dans l'État, des politiques et militaires chevronnés qui n'éprouvaient que morgue à son égard. Face à eux, Octave n'avait pour atout que d'être l'héritier d'un nom – et encore ne manqua-t-on pas de lui opposer, lui le fils adoptif, Césarion, enfant biologique, ou prétendu tel, de César et de Cléopâtre, reine d'Égypte –, là où l'héritage politique, celui que portaient Antoine et Lépide, primait *a priori*. Vu d'aujourd'hui, le triomphe de César le Jeune paraît tout tracé. Mais c'est à un véritable parcours d'obstacles qu'il s'est livré. Le jeune Octave a fait bien des paris, sans qu'il en ait été le gagnant le plus probable. Il a risqué sa vie à une époque où la violence politique était coutumière et un mode pratique et expéditif de résolution des crises. Sans nul doute a-t-il lui aussi su faire

preuve d'expédients. Sans doute a-t-il entretenu avec la légalité un rapport pour le moins équivoque. Sans doute a-t-il eu bien du sang sur les mains. Mais il serait toujours temps, le triomphe venu, de changer son image.

Il ne faut pas négliger ces premières années de la vie d'Auguste. Toute l'intelligence du personnage y transparait. La personnalité et les qualités du futur Auguste perçaient déjà : la prudence qui n'interdisait pas l'audace, le courage, le pragmatisme, la capacité à savoir s'entourer, à saisir sa chance aussi quand les hasards de l'Histoire lui tendaient la main, ou encore la propension à prendre conseil avant que de trancher. Ces années dévoilent aussi une maturité politique précoce. Ces traits de caractère, ces compétences en germe, Jules César, dont les hasards de la biologie voulurent qu'il n'ait jamais de fils (reconnu tout au moins), sut semble-t-il assez tôt les discerner. Mieux, Octave sut de toute évidence, quand bien même nos sources resteront-elles à jamais muettes sur ce sujet, se faire valoir auprès de son grand-oncle et saisir les opportunités qui s'offraient à lui. Quand en mars 44 avant notre ère, le testament de César fut lu devant témoins dans la maison d'Antoine, révélant qu'Octave était adopté de manière posthume, il est probable qu'il n'en fut pas surpris outre-mesure : à n'en pas douter, il y travaillait depuis des années et la lecture du testament ne venait que satisfaire une ambition et un travail patient.

L'année 44, celle de l'héritage à proprement parler, est un tournant de sa vie. Auguste aurait pu demeurer Octave, refuser, comme on le lui conseillait, l'héritage de César et vivre en sécurité la vie paisible et confortable d'un notable. Au lieu de cela, il allait, en tant que triumvir, une magistrature exceptionnelle, contribuer à faire vivre à l'État romain une des périodes les plus noires de son histoire. Les caractéristiques de cette magistrature ne sont d'ailleurs pas sans expliquer pour partie la nature du régime qu'il instaura, le Principat, une fois ses compétiteurs pour le pouvoir éliminés, à la suite des batailles d'Actium et d'Alexandrie notamment. Mais, surtout, c'est la responsabilité d'Octave dans le déclenchement des guerres civiles qui transparait alors : là où le non moins ambitieux Antoine avait dans un premier temps tenté d'instaurer un fragile équilibre avec les Césaricides et de se concilier le Sénat, Octave avait décidé (mais avait-il d'autres choix ?) de déclencher une agitation

(ce fut à une course aux soutiens que l'on assista, celui des amis de feu César, certes, mais aussi de la plèbe romaine, des vétérans et des légions) qui ne trouva de résolution qu'armée.

L'ENFANCE

Le 23 septembre 63 avant notre ère, l'année où Cicéron était consul et où Rome fut secouée par la découverte d'un complot mené par un aristocrate de haut rang, Catilina, naissait, peu avant le lever du soleil, dans une maison sise sur la colline du Palatin, le petit Octave, dont nul n'aurait alors songé à faire le premier empereur romain. Il était le fruit d'un second mariage de Caius Octavius. Des premières noces de celui-ci, nous ne savons à peu près rien, si ce n'est que son épouse s'appelait Ancharia et que le couple eut une fille, Octavie. La mère d'Octave se nommait Atia. Son ascendance n'était pas sans prestige, bien plus que du côté de son père en tout cas : elle était la fille de Marcus Atius Balbus, un neveu de Pompée par ailleurs devenu sénateur après bien d'autres membres de sa famille, et de Julia, la sœur de Jules César. Le mariage, prestigieux dans la mesure où Pompée et César dominèrent la vie politique romaine durant toute la jeunesse d'Octave, peut paraître quelque peu inespéré pour Caius Octavius : la *gens Octavia*, contrairement à la *gens Julia*, n'appartenait en effet pas à ces illustres familles ayant marqué l'histoire de Rome et le père d'Octave fut le premier de sa famille à entamer la carrière des honneurs – une autre branche de la famille s'était, de ce point de vue, montrée plus ambitieuse. La *gens Octavia* y gagna de sortir de l'ordre équestre et de voir s'ouvrir les portes du Sénat romain. À en croire Velleius Paterculus, c'est la réputation d'Octavius qui rendit possible l'union avec Atia. Il le décrit comme « un homme grave, vertueux, irréprochable et riche » (*Histoire romaine*, 2, 59). Et de fait, sans doute la richesse des *Octavii*, plus que vraisemblable puisque Suétone nous dit qu'Octavius fut élevé dans l'opulence, joua-t-elle ici un rôle au moins aussi grand que la forte considération attachée à sa personne.

C'est peu avant la naissance d'Octave que Caius Octavius fut élu au premier échelon de la carrière des honneurs : en 65 avant notre ère, il devint questeur. C'est donc d'un père devenu sénateur qu'Octave naquit. Suétone rapporte à cet égard une anecdote pleine de vie : le 23 septembre, le nouveau père, parce que sa femme avait accouché, se rendit tard au Sénat où l'on délibérait sur la conjuration de Catilina. En 61, il atteignit la première des magistratures supérieures, la préture. On ne sait rien d'une magistrature, le tribunat de la plèbe ou l'édilité, qui dut pourtant être exercée entretemps. La carrière politique de Caius Octavius était quoi qu'il en soit prometteuse (sans doute était-ce d'ailleurs là un effet de son mariage), mais une mort tôt survenue alors qu'il venait d'achever son mandat de gouverneur de la province de Macédoine, où il avait remporté plusieurs victoires militaires, avait été acclamé *imperator* par ses troupes, et avait gagné par son gouvernement l'estime de tous, lui interdit de se présenter jamais au consulat qu'il convoitait pourtant : c'est à Nole, en 59, qu'Octavius, de retour de Macédoine, devait rendre son dernier souffle. Octave n'eut dès lors, en dépit des appuis dont bénéficia son père, pas la chance d'appartenir à une famille noble, c'est-à-dire comptant au moins un ancêtre ayant exercé le consulat. Caius Octavius, en effet, venait d'une famille de riches notables originaire de Vélitres, une petite cité prospère du Latium, en pays Volsque, à quelque trente kilomètres au sud-est de Rome. Plusieurs monuments dans cette cité célébraient la gloire de la *gens Octavia* et un des quartiers les plus fréquentés de la ville s'appelait depuis longtemps déjà Octavius. Pour autant, on sait très peu de choses sur les aïeux d'Octave. Suétone nous apprend seulement que son arrière-grand-père avait servi comme tribun militaire, c'est-à-dire comme officier supérieur, dans l'armée romaine au moment de la Deuxième Guerre punique et que son grand-père occupa des magistratures municipales à Vélitres. C'est bien peu. Comme souvent, les familles de chevaliers privilégiaient l'ombre, propice à la constitution et à la gestion d'un patrimoine important, lequel conditionnait l'appartenance à l'ordre équestre. Quoi qu'il en soit, être issu d'une famille de tout premier plan à Vélitres ne devait guère peser aux yeux des grandes familles romaines. C'était même là pain béni pour les adversaires d'Octavien lors des guerres civiles qui suivirent l'assassinat de Jules César en 44 car, à Rome, la valeur des

individus devait beaucoup aux origines familiales. Ce fut l'un des premiers obstacles que le fils d'Octavius eut à surmonter au moment d'entreprendre son ascension. Être issu d'une *gens* connue de tous rassurait les Romains et fonctionnait comme une garantie, peut-être moins en raison du sang que de l'éducation reçue. Le sang n'était certes sans doute pas sans être une notion biologique à Rome, un fluide propre à véhiculer des qualités inhérentes aux individus d'une même famille. Chaque *gens* avait ainsi, pensait-on, ses spécificités dont le sang était le réceptacle. On n'en considérait toutefois pas moins que l'éducation jouait un rôle majeur dans le devenir des individus. La logique était celle dont Horace, un poète contemporain et proche d'Auguste, témoigne dans un de ses poèmes :

Les forts sont engendrés par les forts et les braves; on reconnaît chez les jeunes taureaux, chez les chevaux aussi, la valeur de leurs pères, et les aigles farouches n'engendrent pas la timide colombe; mais l'éducation développe le germe latent, une droite culture fortifie les âmes; chaque fois que les règles morales font défaut, les vices viennent déshonorer les mieux nés.

Horace, *Odes*, 4, 4, 29-36.

Et de renchérir dans un autre poème :

Ainsi, celui qui promet de veiller sur les citoyens, sur la Ville, sur l'empire, sur l'Italie et sur les temples des dieux, contraint tous les mortels de chercher de quel père il est né et s'il n'est pas entaché d'une mère méprisable.

Horace, *Satires*, 1, 6, 34-37.

Confier la destinée de Rome à une personnalité issue d'une famille ayant engendré nombre de figures illustres plutôt qu'au rejeton d'une obscure *gens* originaire d'une petite cité du Latium avait, par conséquent, quelque chose de rassurant aux yeux des Romains. D'autant que tout rejeton de l'aristocratie voyait peser sur ses épaules le devoir de maintenir ou même encore d'accroître le prestige de sa *gens*. Le rôle du modèle et la place de l'imitation étaient fondamentaux et s'agrégeaient ainsi à

une certaine conception du sang contribuant à perpétuer un schéma éminemment aristocratique. Cela explique pour partie que la république romaine fut un régime en grande part héréditaire : le consulat par exemple était très largement, en pratique, réservé aux familles nobles. Ces nobles demeuraient encore, lorsque César fut assassiné, majoritaires au Sénat, bien que la tendance ait été nettement à la décrue. Horace de nouveau ne manqua d'ailleurs pas de s'en plaindre et de vilipender, comme il le fait dans une de ses *Satires*, l'ineptie d'un peuple asservi à la renommée et accordant les honneurs de préférence à ceux qui pouvaient se vanter d'une ascendance noble plutôt qu'au mérite. Tout nouveau venu en politique devait affronter les mêmes interrogations : « Qui est celui-ci ? De quel père est-il né ? » (Horace, *Satires*, 1, 6, 29). Cela ne faisait pas les affaires d'Octave. En revanche, son grand rival durant les guerres civiles, Antoine, sut parfaitement instrumentaliser ces origines paternelles, lesquelles primaient à Rome sur la lignée maternelle, pour tenter de décrédibiliser son rival dans sa propagande. Antoine fit de l'arrière-grand-père paternel d'Octave un affranchi, donc un ancien esclave. La famille maternelle ne fut par ailleurs pas épargnée, comme pour mieux délégitimer cet encombrant concurrent pour le pouvoir qu'était l'héritier de César : Antoine fit ainsi courir le bruit qu'un arrière-grand-père de Marcus Atius Balbus était originaire d'Afrique et qu'il avait, tour à tour, été parfumeur et boulanger à Aricie, la cité dont le grand-père d'Octave était originaire. Dès avant, l'un des assassins de Jules César, Cassius de Parme, avait écrit dans une de ses lettres qu'Octave était le petit-fils d'un boulanger (ce qui laisse entendre que Marcus Atius Balbus exerça lui-même un temps cette activité), mais aussi d'un courtier de monnaies. Les origines entraient donc pleinement dans le débat politique.

Sans doute pour cette raison voulut-on, aux lendemains de la mort de César, donner un peu plus de relief à la lignée d'Octave et justifier ses ambitions. On fit courir le bruit que des présages avaient annoncé son destin exceptionnel, comme pour le placer sous les auspices divins. C'est Suétone qui se montre le plus disert à ce sujet : dès longtemps déjà, la foudre était tombée sur une partie du rempart de Vélitres. L'oracle consulté déclara qu'un citoyen de cette ville succéderait un jour au souverain au pouvoir. Pleins de confiance, les habitants de Vélitres entreprirent alors une guerre

contre les Romains, guerre obstinée et plusieurs fois reprise qui manqua de causer leur perte. Ce n'est, conclut Suétone, que longtemps après que l'on comprit que l'oracle annonçait l'avènement d'Auguste. L'historien nous a transmis d'autres présages encore, comme celui rapporté par Julius Marathus : quelques mois avant la naissance du futur Auguste, un prodige annonça à Rome que la nature préparait un roi pour le peuple romain. Bouleversé, le Sénat défendit d'élever les enfants qui naîtraient dans l'année. Toutefois, ceux des sénateurs dont les femmes étaient alors enceintes, se voyant potentiellement visés par le présage, empêchèrent que le sénatus-consulte soit porté aux archives.

Que peut-on contre le Destin ? Mieux encore, de forts opportunes rumeurs accordèrent une origine rien moins que divine au futur Auguste :

Je lis dans les traités d'Asclépias de Mendès, Sur les choses divines, qu'Atia étant venue au milieu de la nuit dans le temple d'Apollon pour y faire un sacrifice solennel, fit poser sa litière et s'y endormit pendant que les autres matrones retournaient dans leur demeure ; que tout à coup un serpent se glissa auprès d'elle et, peu après, se retira ; et qu'à son réveil elle se purifia, comme si elle sortait des bras de son mari ; que, dès ce moment, elle avait eu sur le corps l'empreinte d'un serpent que jamais elle ne put faire disparaître, en sorte qu'elle ne parut plus aux bains publics ; qu'enfin Auguste naquit dans le dixième mois et passa en conséquence pour le fils d'Apollon.

Suétone, *Vie d'Auguste*, 94, 4.

Le serpent est étroitement lié à Apollon du fait de sa victoire au mont Parnasse sur Python dont il conserva la peau pour en couvrir le trépied sur lequel s'installait la prophétesse Pythie qui tirait elle-même son nom du monstre. L'union entre Atia et le serpent aurait eu lieu dans le seul temple alors dédié à Apollon que comptait Rome, près du cirque Flaminius. Une fois maître de la cité, Auguste ne manqua d'ailleurs pas de faire restaurer ce vieux sanctuaire. Le même récit est rapporté par Dion Cassius et, comme Suétone, il prétend que, avant d'accoucher, Atia avait

vu en songe ses entrailles s'élever au ciel et que de là elles recouvrirent tout l'univers. Quant à Octavius, loin de se formaliser, il aurait rêvé que le soleil sortait du sein de son épouse : fils du soleil (Apollon), le petit Octave était logiquement appelé à devenir maître du monde. Ces récits eurent quelque prise, en témoigne une épigramme du poète Domitius Marsus dédiée à Atia et sans doute composée dès avant sa mort en 43 avant notre ère : « Plus que toutes les autres, on me dit pourtant femme bienheureuse d'avoir donné la vie, que ce soit à un homme ou à un dieu. » Nous avons là un des épisodes de la propagande menée par le camp d'Octavien pour marquer sa position face à ses adversaires dans la lutte pour le pouvoir lors des guerres civiles. Ces récits constituèrent aussi la première étape du rapprochement entre l'héritier de César et le dieu Apollon, qui devait occuper une place si importante dans sa communication politique. Quoi qu'il en soit, les signes divins étaient censés être venus annoncer la gloire à venir d'un Octave aux origines apolliniennes. En soi, revendiquer une ascendance divine n'avait rien de bien original : à l'époque républicaine, plusieurs personnalités n'avaient pas manqué de le faire, à commencer par Scipion l'Africain. Le récit contribuait en outre à rapprocher le petit Octave d'Alexandre le Grand, lequel occupa une place non négligeable dans l'imaginaire augustéen, comme cela avait été le cas chez la plupart des *imperatores* à la fin de la République : lui aussi avait été le fruit d'une rencontre fortuite entre sa mère Olympias et un serpent – cette fois censé matérialiser Zeus Ammon –, comme pour marquer des destins parallèles. D'ailleurs, comme pour le futur Auguste, nombre de présages avaient précédé la naissance d'Alexandre. La nouveauté résidait plutôt dans le fait de s'afficher en rejeton d'Apollon. Ce dernier avait toutefois déjà quelques accointances avec la famille julienne, la *gens Iulia*, à laquelle allait appartenir Octave après son adoption posthume par César en 43. Ainsi, le temple d'Apollon Medicus, qui introduisit le culte de ce dieu à Rome, avait-il été fondé par un membre de cette *gens*, bien avant la naissance d'Octave, en 431 avant notre ère. Jules César lui-même avait montré, même s'il ne faut pas l'exagérer, un intérêt particulier pour ce dieu et avait envisagé de construire un théâtre dédié à Apollon qui concurrencerait celui de Pompée dominé par le temple de Vénus Victrix. Mais c'est bien l'héritier de César qui allait donner à Apollon une importance